

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Perez Castellano, 162.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

1½ patacon par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNÉS.

Almanach Français.

Lundi 24 (1796). — Combat d'Ambery, par le général Jourdan, contre les Autrichiens.

Mardi 25 (1794). — Prise du Fort l'Écluse, par le général Moreau, contre les Hollandais.

MONTEVIDEO.

24 août 1846.

Les compagnies des divers bataillons de la Legion parties volontairement pour Maldonado, afin de protéger la population indigène ou étrangère, ont à peine paru dans la place que l'ennemi s'est retiré, et nous pouvons garantir, dès ce moment, que Maldonado est à l'abri de toute tentative. Qu'on veuille bien consulter les termes du rapport du brave commandant Saboulard et on aura une nouvelle preuve des atrocités que nous sommes si souvent appelés à reprocher à l'ennemi : elles acquièrent un caractère d'autant plus repoussant et indicatif, qu'elles ont lieu pendant l'exercice de la mission Hood, et pour ainsi dire sous les yeux du diplomate si funestement improvisé.

Extrait du rapport adressé par le commandant Saboulard à M. le colonel Thiebaut.

Maldonado, le 23 août 1846.

Le vapeur de guerre français "le Grandeur" sorti de cette rade dans la soirée du 18 par un tems le plus nébuleux, a mouillé vers minuit, un peu au large, à la hauteur de Maldonado. Le lendemain il est venu jeter l'ancre entre Gorriti et la corvette anglaise. Vers 9 heures les embarcations de guerre anglaises et françaises, ont opéré le débarquement. La troupe en arrivant sur le rivage se rengeait derrière une maison en ruine. Quelques instans après, un détachement fut envoyé, sur l'ordre du colonel Freire, dans la direction de la ville, et comme on n'apercevait au loin que quelques vedettes ennemis, la colonne se mit en marche ayant en tête le colonel Freire et plusieurs de ses officiers.

Le major Martinez qui commandait la place vint à notre rencontre. Bientôt nous fûmes dans Maldonado, et cela sans tirer un seul coup de fusil. La colonne a été reçue avec les plus vives démonstrations. Les cloches ont sonné, quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie se sont fait entendre. Les fa-

milles qui avaient échappés aux rigueurs de l'ennemi, se portaient sur les terrasses, levant les mains au ciel et saluant notre arrivée : ce spectacle était vraiment touchant. Leur position était en effet bien cruelle. Dans l'intérieur de la ville s'étaient réfugiés environ trois cents français, italiens et espagnols. L'ennemi avait à la vue 200 fantassins et 500 cavaliers ; il s'est retiré aussitôt notre arrivée. Le 22 il se trouvaient à San Carlos où il exerçait toute sortes de violences et d'exactions sur les familles qui étaient rentrées depuis son départ.

Le Commandant,
SABOULARD.

Nous reproduisons ici, à la demande de plusieurs Lé-gionnaires, les paroles prononcées sur la tombe de RENAUD et ABADIE. Ces braves gens qui ont si malheureusement succombé, se faisaient remarquer par la douceur de leurs mœurs et la régularité dans le service. ABADIE, âgé de soixante huit ans et père d'une famille nombreuse, avait persisté malgré les observations de ses camarades et de ses chefs et son âge avancé faire partie des bataillons actifs ; il jouissait de l'estime générale, et le vieux soldat n'a point cessé de prouver jusqu'au dernier moment qu'il n'avait en rien oublié son premier métier. RENAUD, âgé de cinquante huit ans, n'avait jamais démerité de l'amitié de ses compagnons. Nous ne voulons d'autre preuve de ce que nous avançons, que l'allocution que nous citons : elle a vivement ému tous ceux qui ont accompagné en foule les restes mutilés des deux infortunés jusqu'au champ du repos.

Rapprochons des scènes de viol et de dévastations qui ont lieu dans ce moment dans le département de Maldonado l'assassinat infâme que nous déplorons, et demandons si MM. les Plénipotentiaires peuvent aborder de sang-froid la question d'une transaction quelconque avec l'ennemi qui nous hostile d'une manière aussi active, aussi barbare et outrageante pour l'humanité.

COMPAGNONS D'ARMES !

La terre va bientôt faire disparaître à nos yeux deux braves lâchement assassinés par la horde sanguinaire d'Oribe... ils avaient partagé nos perils, dans toutes les actions que nous avons eues!... et par une fatalité et trop confiance en la foi de la cessation des hostilités, dénués de tout moyen de défense, ils tombent victimes sous le glaive des assassins.

Jurons mes camarades de venger la mort de ces victimes ; c'est maintenant plus que jamais qu'il faut redoubler de zèle et de surveillance pour la sécurité de notre pauvre Legion, qui a tout fait pour le pays, et qu'on voudrait decimer peu à peu.

De la constance, et surtout de l'union ; la

Legion saura toujours mépriser les machinations qu'on pourrait fomenter contre elle. . .

Adieu! nos braves camarades... que la terre vous soit légère... nous vous vengerons!

Monsieur le Redacteur,

Voudriez vous avoir l'obligeance de nous accorder l'insertion de ces quelques lignes pour demander à la Commission des prêteurs chargés de la "manutention" des vivres pour la garnison, pourquoi et comment il se fait qu'il soit dû à la troupe trois et quatre jours de légumes sur la quinzaine passée ?

Si c'est ainsi qu'elle entend "manutentionner" les estomacs de nos soldats, malgré ses placard et ses affiches, vous conviendrez avec nous qu'il eut bien mieux valu qu'elle ne fit pas tant de bruit pour faire si peu de besogne.

Nous pourrions, si nous avions encore notre mémoire d'école, lui reciter certaine fable du bon Lafontaine dans laquelle il est question d'une montagne et d'une souris, afin qu'elle put s'en appliquer la morale.

Ces messieurs, dans leur moment *AB IRA*, trouvent fort inconvenant de se voir cités au ban de la publicité, nous convenons avec eux que cela est fort déplaisant, mais ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes puisqu'eux seuls y ont donné lieu, il est juste qu'ils subissent les conséquences.

Cependant, raillerie à part, nous appelons franchement l'attention de messieurs les membres de la commission sur un fait grave qui compromet une réunion d'hommes honorables, à qui nous ne demanderons d'ailleurs que l'exécution de leurs promesses.

LES INTÉRESSÉS.

Le *Constitucional* de ce soir dément le bruit d'un changement total de l'administration orientale qui a couru dans la journée.

FRANCE.

Le Roi Leopold et la Reine Clementine sont arrivés à Paris le 7 juin.

—A la Chambre des Pairs a commencé le 4 le procès du regicide Lecomte : les pairs votants ont été au nombre de 232. — 196 se sont prononcés pour l'application de la peine due au paricide, 32 pour l'exécution ordinaire et 3 pour un emprisonnement à perpétuité.

Lecomte a été condamné à la peine des paricides, devant être conduit au lieu du sup-

plie pieds nus, en chemise et la tête revêtue d'un voile noir; restant exposé sur l'échafaud pendant la lecture de la sentence et depuis décapité.

Le coupable a recouru en grâce auprès du Roi, protestant d'un sincère repentir. Le Roi après avoir entendu son conseil et en vertu de ce que les coups étaient dirigés non seulement contre sa personne sinon contre toute la famille royale, et que le caractère connu de Lecomte ne pouvait en rien atténuer l'attentat. Considérant d'ailleurs qu'un exemple était nécessaire, a laissé à la Justice son libre cours.

Le 8, à 6 heures du matin, la sentence a été exécutée à la barrière Saint Jacques,

S. S. le Pape Grégoire XVI est mort à Rome le 1er juin.—Le successeur indiqué est le cardinal Pacca.

Le cardinal Sforza, à la tête du conseil gouvernera, jusqu'à l'élection du nouveau Pape, les affaires du Saint Siège.

L'importante affaire de l'Oregon est définitivement réglée dans les termes accordés antérieurement, et la navigation des fleuves est reconnue libre pendant dix ans.

LA MARSEILLAISE ET LAYS !

(Suite et fin.)

—Mon cher Lays, lui dit-il, c'est moi, le général Beuvron, le volontaire de l'armée de Jemmapes. Ah! Lays, quelle campagne! j'ai vu périr la fleur de la France, l'armée, notre bonne armée a été ensevelie sous des steppes de neige. noyée sous la glace brisée de la Bérésina... Ah! Lays, rendez-moi le courage de 93, une atrophe, une seule atrophe, j'en ai besoin... Il l'a chantée Lays, il l'a chantée lui-même, j'y étais, je l'ai entendu.

—Quoi? général, répondit Lays, que voulez-vous dire?

—Nous avons passé cette fatale Bérésina, nous marchions pendant la nuit, dans des plaines sans chemins au milieu de la neige, et par un froid qui nous gercail les lèvres; il était là, lui, l'empereur; marchant au milieu de nous, un bâton à la main comme Bélisaire, hélas! que Dieu éloigne de son esprit la cécité du malheureux général de Justinien! la garde était silencieuse, ceux qui tombaient, Lays, ne se relevaient plus. Je n'ai jamais vu de douleur plus profonde que celle de Napoléon, dans ce fatal moment. Tout à coup, il se retourne vers nous:

« Veillons au salut de l'empire, » dit-il. Ce fut une joie subite les mourans secoururent leur linceuil de neige, nos lèvres déchirées s'entrouvrirent. Nous chantâmes, Lays, mais le remède était trop faible pour un si grand mal: quel droit avions nous que celui de mourir? c'étaient les rois qui avaient conspiré contre nous. Alors l'empereur s'arrêta; il nous regarda tous croisa ses bras sur sa poitrine, puis reprenant sa marche, il s'écria:

Allons, enfans de la patrie!

Ce fut un prodige; nous secourâmes, tous, nos mentoux; la force nous revint, nous ne sentîmes plus le froid, nous ne vîmes plus la neige, nous rajeunîmes, nous avons retrouvé notre petit officier de Toulon, notre jeune général d'Italie: ah! Lays, la Marseillaise nous a sauvés; maintenant vienne la campagne de France, mais qu'on nous la fasse faire à ces accents sauveurs!

Lays secoua la tête et montra du doigt au général la partition de l'Oriflamme.

Nous avons été tous plus ou moins acteurs dans la grande histoire de nos défaites; les uns ont combattu jusqu'à la fin, d'autres pourront encore vous dire combien

l'occupation ennemie a contristé leur enfance. Combien de temps faut-il encore pour qu'aucun français n'ait vu des Cosaques dans son pays, ou des Anglais, ou ces Portugais salariés que l'Angleterre traînait après ses armées? Les Bourbons revinrent; nous ne parlerons ni des répugnances de la nation, ni des fautes de ses nouveaux rois, qui dataient leur règne d'un jour, de la mort de Louis XVII; nous dirons seulement avec quelle facilité l'empereur vint de Cannes à Paris; les Bourbons disparurent, et il fut encore donné cent jours à Napoléon. Quand Lays apprit que le général Beuvron commandait un corps d'armée et qu'il allait partir pour la frontière, il courut à son hôtel.

—Général, lui dit-il, vous allez revoir votre premier champ de bataille, et le ciel vous réserve peut être une dernière victoire aussi éclatante que la première.

—Mon ami, répondit le général, je n'ai point d'espoir; ses réflexions d'un an n'ont point ramené Napoléon; on ne fait de prodiges qu'avec la liberté, et l'empereur n'en veut pas. Je vais mourir, mais *dulce et decorum est pro patria mori*. Cela convient surtout à un vieux soldat qui n'a que son épée, et qui sait bien que de nouveaux maîtres la lui arracheront, s'il ne renie sa vie entière. Adieu nous n'avons rien à chanter.

Le général fut tué à Waterloo.

L'acteur était devenu très craintif; les vengeances des Bourbons l'épouvantaient; il avait beau cacher sa vie, il avait toujours peur qu'on ne punit en lui le grand recruteur de 93, qui avait fait aller plus de deux cent mille hommes aux armées; il n'était pas riche, un mot pouvait le perdre et lui enlever une retraite bien gagnée et la seule ressource de ses derniers jours; il voyait peu de monde et jouait au piquet pour éviter toute conversation dangereuse. Un soir, un de ses camarades se présenta chez lui et le pria avec tant d'instance d'accepter à dîner le lendemain à sa maison de campagne, que Lays ne put pas refuser. Ils montèrent en voiture dès le matin, et arrivèrent bientôt à Ville-d'Avray.

—Tu as donc acheté une campagne à Ville-d'Avray, disait Lays; c'est un des plus beaux lieux des environs de Paris, suivant moi; je l'ai habité trois ans.

On leur ouvrit discrètement la petite porte d'un parc; ils admirèrent la fraîcheur des ombrages, les charmes mélancoliques du site et entrèrent ensuite dans une maison plutôt propre qu'élégante.

—Madame, dit le compagnon de Lays en le faisant entrer dans un salon où était une vieille femme, seule, qui ne quitta pas son fauteuil à l'arrivée des étrangers: Madame, voici Lays.

—C'est très bien, approchez-vous, Lays, mon ami, et chantez-moi la Marseillaise.

La Marseillaise sous le ministère de M. de Villèle! et la police, grand Dieu! et le pavillon Marsan! Le vieil acteur, épouvanté, recula, pâlit jeta un regard d'indignation sur son camarade.

—Allons donc, Lays, approchez-vous, et la Marseillaise, et dépêchez-vous. Vous n'êtes donc plus républicain, mon gargon?

Lays était près de tomber en syncope.

—Vous ne me reconnaissez donc pas, Lays? la citoyenne Beuvron, verdurière au faubourg Saint Antoine, une amie de Santerre, dont vous avez fait partir le fils pour l'armée. Il est mort à Waterloo, le pauvre général. C'est votre faute: sans vous, j'en aurais fait un notaire, et il serait plein de vie. La Marseillaise s'il vous plaît.

Lays, rassuré, satisfait la vieille femme, et il put se convaincre que, sans le secours des paroles d'Horace, la verdurière du faubourg était toujours républicaine.

Lays quitta Paris dès qu'il eut obtenu sa retraite, et il est mort à Ingrande, durant la restauration.

Pour la Marseillaise, elle ne mourra jamais, et elle n'est jamais plus proche de faire des miracles que lorsqu'elle est persécutée ou mise en oubli.

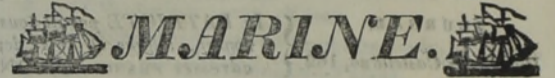
(Inédit)

(Franco-Américain.)

AVIS OFFICIEL.

M. Jacques PLANE, ayant déposé au tribunal compétent la garantie exigée par la loi est autorisé dès ce moment par le gouvernement, à exercer les fonctions d'encanteur public.

Montevideo, le 14 août 1846.



et

MOUVEMENT DU PORT.

ARRIVAGES

Entrées du 20.

Gènes, le 21 juin, brick sarde Eden, avec 700 caisses pâtes, 301 fanègues maiz, 44 barils huile, etc.
Ile du Biscayens, avec bois à brûler, cuirs, etc.

Avis Divers.

A vendre.

Un café, connu sous le nom de CAFE LEON, rue 18 juillet, n° 169.

S'adresser au bureau du PATRIOTE FRANÇAIS, ou audit établissement.

On desire,

Un français de 30 à 40 ans, pour faire la cuisine et servir quatre personnes.

S'adresser rue des Missions 198.

Montevideo, 18 août 1846.

A LA VILLE DE NAPLES.

RESTAURANT

FRANCAIS ET ITALIEN,

Tenu par les

Freres Bandinelli,

Rue du Cerrito n° 219.

MONTEVIDEO.

AVIS

Les personnes qui ont des comptes à régler avec l'hoirie de feu Laborde Raymond, sont priées de bien vouloir s'entendre dorénavant avec M. François Roustan fils aîné, rue du Cerrito, n° 171, nommé par M. le chancelier gerant le consulat général de France en cette résidence, pour faire la liquidation de la succession dudit sieur feu Laborde Raymond, décédé à Montevideo.

Montevideo, 1er août 1846.

François ROUSTAN.

A vendre.

Graisse de porc, première qualité 180 la livre, idem à 120 id., idem de vache première qualité 120 id. Chez Moreau, rue du 25 Aout n. 165.

Le Propriétaire-Gérant Jh. REYNAUD

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS.